

L'indiscrète

Sylvie Chartrand

Volume 20, numéro 1-2, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/039401ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/039401ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Chartrand, S. (2008). L'indiscrète. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 20(1-2), 147–152. <https://doi.org/10.7202/039401ar>

L'indiscrète*

Je me promenais dans les rues presque désertes un soir d'été. Je flânais nonchalamment en jetant de temps à autre un coup d'œil distrait aux vitrines des magasins. Et puis, sans prévenir, c'est là que je la vis. Elle était devant moi, nonchalante, et pour la première fois je pouvais prendre tout mon temps pour la contempler. Cette courtisane flétrie que j'avais sommée maintes fois de disparaître. Son odeur usée m'assaillit à ce moment même, ou du moins, ce fut mon impression.

Je n'avais jamais tenté de l'apprivoiser, pire, je l'avais ridiculisée, bafouée et étouffée d'une sournoise et savante indifférence. Dans la vitrine, elle me riait au nez. Pendue à ma peau, elle se laissait glisser, jubilatoire, sillonnant de tout son poids chacune de mes rides, me catapultant un peu plus profondément vers l'indicible. Ma tronche à la fois familière et impressionnante d'étrangeté me dévisageait, terrifiée, comme s'il y avait péril en la demeure. Comme si j'y pouvais quelque chose.

Ça faisait quelques jours qu'elle m'épiait et je l'avais surprise derrière moi plus d'une fois. Fini l'insouciance, les virées, les femmes, les autres. J'avais beau tout faire pour la semer, elle réapparaissait comme par magie armée d'un rien d'espièglerie, toujours prête à me rappeler ce que j'essayais précisément d'oublier. Je l'avais bien cherché, et de toute façon je ne pouvais plus m'enfuir. Elle aurait tout le loisir de me rendre la monnaie de ma pièce. Elle prendrait tout le temps qu'il faut pour venger ces vieux débris qui autrefois ont croisé mon chemin, au fil de cette jeunesse disparue au coin d'une rue dont je ne me souviens plus le nom. Tous ces grabataires que j'ai lorgnés de travers comme des trouble-fêtes, comme des affreux qui empoisonnent la beauté des choses en nous rappelant

* Une première version de cette nouvelle a été publiée dans *Le réveil* (vol. 48, n° 2 (novembre 2008), p. 4-5).

qu'elles ne sont qu'éphémères. Ah je l'aurai bien mérité mon châtement! Nulle boussole ne pourra jamais me ramener à ce temps, aucun compas ne se montrera assez têtue ou précis pour me pointer dans la bonne direction. Je suis depuis à la merci de cette enragée qui ne prendra de répit sur moi que pour lancer son dévolu sur un autre, le jour où je tomberai raide mort de l'avoir tant détestée.

Il ne me servirait à rien de perdre mon temps en vaines palabres: cette folle ne voudra rien entendre. Elle est décidée et elle nous fera payer, moi et tous les autres. Vengeance? Si seulement! Elle n'a pas grand-chose à me reprocher qu'il me semble. Pourquoi s'acharne-t-elle sur ma personne alors que tant d'autres l'ont pourchassée? Allez y comprendre quelque chose. À s'attabler avec les fous, on perd la raison. Pourtant confortablement assis parmi eux, j'attends le dessert.

Je ne vous cacherai pas que j'ai souvent manqué de tact avec Mme Sandré, la doyenne du département de finance. Un jour, alors que nous étions à étudier quelques candidatures pour un poste vacant, elle demanda au patron de favoriser l'expérience plutôt que l'ambition. *Pour une fois*, avait-elle ajouté sans relever les yeux, *ça ferait changement*. Avec un grand sourire que je voulais faux, je lui ai dit qu'à son âge, elle ne pouvait que s'en remettre à la jeunesse. La Sandré m'a alors foudroyé du regard. *Toi*, qu'elle m'a dit, *t'as un sacré sens de l'humour*. Je regardais les autres, prêt à éclater de rire. Mais les autres se sont affairés le nez dans l'agenda ou l'oreille au téléphone et je suis resté là comme un con à me demander pourquoi on laissait cette femme vieillir aux yeux de tous comme ça, dans un endroit public, en plein centre-ville. J'en aurais fait une plainte aux ressources humaines. Laissez-nous vivre merde! On veut voir du beau, du frais, on veut sentir des parfums aguicheurs, des odeurs de rut. On veut entendre des voix claires et cristallines, voire sensuelles. Tout le reste qu'on le jette, qu'on le brûle, qu'on le déclare illégal!

Pendant toute ma jeunesse, je m'étais imaginé tel un rhizome foisonnant de vivacité, dégorgeant de promesses les plus folles, et de qui une foule ivre d'anticipation attendait la tige d'or. Je me lançai, splendide, mais perdis le pied et cassai tout autour de moi dans ma chute. La foule se dispersa, mon nom quitta leur bouche ainsi que tous les éloges dont on l'avait

un jour affublé. *Pleure pas, c'est pas grave, tu as toute la vie devant toi*, que ma vieille me disait.

Déchu, je devins Don Quichotte, vulnérable mais indécentement courageux et pour bien faire les choses je me nantis d'un fidèle bipède ainsi que de quelques compagnons à quatre pattes. Lorsque la gente féminine, d'abord timidement émue, se révéla carrément enchantée par mes prouesses, je me défis rapidement de mon entourage afin de me réserver le lot. Dès lors, je suivis mon chemin, fantasque, détruisant au passage mille cœurs, comme autant de moulins à vent. Cette chevauchée folle me fit ressentir une foule de sentiments nobles. On me disait ambitieux, audacieux, opiniâtre. Et infidèle.

C'est pratiquement à mon insu qu'un beau matin de mai je me réveillai dans les habits de Casanova. Et qui va comme Casanova ne revient pas. L'habit ne s'use pas, mais l'œil, lui, faiblit. Malgré ses capacités chancelantes, il fait son devoir, fidèle, et renvoie à son maître l'image d'un soleil au panache étincelant là où l'œil du commun des mortels ne voit qu'ombre défaillante. La voix est rocailleuse mais on vous dit qu'elle est pavée de sagesse, le corps fléchit d'avoir tant prétendu être droit mais on en admire la courbe le comparant à une lune d'automne.

Dans cette vitrine, ces yeux de mortels qui m'observaient sont devenus et restèrent les miens. Ma vision des choses altérée, je ne pouvais voir qu'elle et ses cheveux mous, sa poitrine soumise à la gravité, sa nostalgie maladive. Ce que je pouvais la détester! Je l'aurai étripée.

Ma vieillesse, ma putain de vieillesse!

Du bout de la passerelle où elle m'attendait et sur laquelle je n'aurais osé mettre le pied de peur de basculer dans le vide, j'ai ressenti pour une fraction de seconde une panique aigüe à l'idée de la perdre. La vie me sembla soudainement suspendue. Planté là je ne quittai plus la vitrine. J'étais comme pétrifié, incapable de bouger. Parce qu'en un instant plus rien ne nous séparait. Je ne pouvais que la regarder bien droit dans les yeux, l'invitant peut-être à me séduire. Mes sens continuaient sans aucun doute à me jouer des tours parce que de cet angle ma tendre détestée me sembla tout à coup irrésistiblement désirable.

Je rentrais chez moi sans même acheter un bout pour manger.

Elle, je l'ai laissée dans la vitrine à se vautrer autour des mannequins, toujours prête à ruiner la vie d'un ou d'une autre. Mes mains qui pas plus tard que la veille avaient tremblé d'anticipation pour une femme, pour un boulot ou pour un coup de chance inouï, s'agitaient aujourd'hui inconsciemment et sans raison aucune. Elles vivaient enfin leur vie à elles et se foutaient complètement de moi. Ces mains à qui j'avais tant donné de joie me trahissaient sans vergogne. Ces jambes qui avaient grimpé des escaliers quatre à quatre pour s'approprier ce qu'il y avait tout au bout, tout en haut, peinaient à se sortir du lit. Ce sentiment d'immortalité qui m'avait depuis toujours habité quitta soudainement les lieux, sans avis. Ce qui restait de tout ça c'était une odeur de fin de fête et le vague sentiment d'avoir passé à côté de quelque chose de trop précieux pour être ignoré. *Pleure mon «vieux», c'est grave.*

On frappa à la porte. J'avais la ferme intention d'ignorer cette intrusion mais on insistait. C'était la concierge. La vieille concierge.

- Votre fils est passé ce matin.
- Mon fils?
- Oui le plus grand.
- Le plus grand?
- Vous devenez sourd ou vous perdez la tête?
- Peut-être les deux.

Elle ne sourit pas.

- Mon fils, il a laissé un message?
- Bien sûr, comme d'habitude.

Elle me tendit une fine enveloppe bleue, de celles que l'on utilisait autrefois pour la poste outre-mer.

- Merci madame Emery.
- Pas de quoi.

Mes fichues de main n'en faisaient qu'à leur tête et j'avais peine à ouvrir l'enveloppe. À l'intérieur se trouvaient une lettre

ainsi qu'une petite enveloppe qui tomba par terre et que, sur le coup, je ne considérais même pas ramasser de peur de me faire un tour de rein.

Papa,

J'aurai 20 ans la semaine prochaine. Si mes calculs sont bons, ça fait plus de 300 lettres que je t'adresse. Toi, tu en as écrit un peu moins. Y'a Jean qui a fêté son 12^e anniversaire le mois passé, le lendemain de l'Épiphanie. Papa, je pars pour l'Asie la semaine prochaine. Je veux faire le tour du monde et suivre tes pas. Je ne sais pas grand-chose de ta vie, sauf ce que tu as bien voulu partager avec moi sur papier, et je t'envie. Même si tu n'as jamais été là, tes mots ont toujours fait office de bon père. Même si j'ai cent fois tenté de te détester, je n'y suis jamais arrivé. Ta vie a été trop fantastique pour que l'on puisse t'en vouloir de tout lui avoir dévoué.

Maman ne parle jamais de toi et si on la questionne, elle ne mentionne pas ton nom. Tu es «il» pour elle. Je crois qu'elle n'a jamais cessé de t'aimer, pas plus que moi et Jean d'ailleurs.

Papa, je t'écris pour te dire que je ne t'écrirai plus. Cette lettre est la dernière. Parce que ce que je veux, c'est que tu m'aides à me tracer une destinée aussi brillante que la tienne. Ce que tu dois être heureux quand tu regardes tout ce que tu as accompli!

C'est pourquoi je te demande de m'accompagner dans ce périple asiatique. Avant que ça ne soit plus possible et que ton état de santé ne te le permette plus, ou pire, que tu ne te souviennes plus. J'ai acheté un billet d'avion pour toi, papa, il est dans la petite enveloppe. L'avion décolle de Dorval le samedi 13 de ce mois à 17 h 15. T'inquiètes pas, si tu crains de ne pas me reconnaître, moi je te repèrerais parmi milles sosies. On aura tout le temps qu'il faut pour préparer notre itinéraire. Papa, je t'en prie!

Si tu ne viens pas, j'aurai compris que tu ne ressens rien pour moi et que tu souhaites que je te fiche la paix. Je disparaîtrai et tu n'entendras plus jamais parler de moi. Te restera Jean, mais lui aussi finira par se lasser. Le temps passe si vite, papa. Hier, j'avais encore 15 ans et je me disais que j'étais invincible. Aujourd'hui, je trouve cette notion plutôt puérile. Je vieillis j'imagine.

Je t'aime tant.

Ton fils

À côté de «j'imagine», mon fils avait dessiné un clin d'œil rieur. Je m'approchai du calendrier sur le mur de la cuisine. On était le 10. Sans même prendre le temps de déjeuner, je me

précipitai dans l'armoire où j'avais déposé mes valises, lors d'une autre vie, au temps où je partais sans avertir personne, pas même ma femme ou mes enfants. *Attends-moi mon garçon, je t'en supplie, je te suivrai au bout du monde, mais de grâce, attends-moi.*

Sylvie Chartrand